

Extrait de *Les Jours viennent et passent* de Hemley Boum
Page.88 à 90

ANNA

Les livres m'ont sauvé la vie, tous les livres.
Je dévorais tout ce qui me tombait sous la main, incapable
de faire le tri, aspirée par ces galaxies parallèles insoupçonnées.
La littérature m'offrait le moyen de m'extraire de
ma réalité en me conviant dans un ailleurs, un autrement à
portée de regard, d'esprit.
Je lisais et mon monde s'éclairait, mes yeux se dessillaient,
ma sensibilité s'aiguisait. Je lisais et la nature me parlait
un langage audible.
Dans mon village, l'engoulement est considéré comme
un oiseau de malheur à l'origine de la mort des enfants à
naître. Malgré cela, son chant rythmé, syncopé ensoleillait
mes crépuscules car il annonçait des heures bénies de solitude
où je pourrais, libérée des contraintes de la journée et
du regard des religieux, me lancer à corps perdu dans mes
marathons littéraires.
Certaines nuits, incapable de refermer un livre, hypnotisée
par les destins terribles de personnages imaginés
par d'autres, je sentais plus que je n'entendais le presbytère
endormi. Le cri silencieux des papillons de nuit dans leur
combat perdu d'avance contre la lampe à pétrole, le craquement
du bois dans la quiétude nocturne, le murmure
du vent qui s'engouffre dans la toiture, enlace les poutres
et les entraîne dans un ballet mystique, le coassement des
grenouilles qui s'ébattent dans un ruisseau au loin, le houhou
d'une chouette en chasse.
J'étais là, en pleine conscience, et aussi dans la campagne
anglaise où une vieille folle nourrissait de grandes
espérances pour une orpheline recueillie par calcul, ou bien
dans un casino de Paris aux côtés d'un jeune homme qui
brûlait sa vie dans des jeux d'argent et finissait par la brader
contre une peau de chagrin, ou encore dans l'hiver russe
avec une jeune femme prénommée Anna, comme moi, qui
abandonnait mari et enfant par amour pour un homme
qui n'en demandait pas tant et de dépit se jetait sous un
train parce que c'est comme ça, la vie comme les auteurs
punissent durement les femmes qui aiment de guingois.
Je notais des phrases éparses dans un carnet. Mes notes
sont perdues, certains passages me restent en mémoire.

Vronsky la regarda comme un homme regarde une fleur qu'il a arrachée. Dans cette fleur flétrie, il a peine à reconnaître la beauté à cause de laquelle il l'a cueillie et fait périr.

Tant de mondes offerts en cadeau ! Ma petite chambre s'emplissait de fantômes : dames en crinoline, messieurs portant haut-de-forme, quais de gare bruyants, hommes perdus dans leurs pensées attendant près d'une rivière que morde la truite... Des univers pleins, riches, complexes qui n'appartenaient qu'à moi, ne parlaient qu'à moi, inventés dans la seule perspective de cette rencontre où la création d'un autre épouserait mon cosmos intime, s'arrimerait à mon âme dans une explosion de sensations, d'émotions inédites, intraduisibles.

Puis venait l'aube que je reconnaissais à son parfum : dehors la nuit était complète, mais je pouvais sentir la brise déjà plus douce du matin à venir et l'odeur de la rosée sur l'herbe. Les étoiles une à une s'éteignaient, abaissez le rideau sur ma fenêtre de liberté. Je savais à l'instant près, comme informée par une horloge interne et infaillible, à quel moment les premiers coqs chanteraient. Il me faudrait me lever, faire ma toilette et préparer le petit déjeuner des religieux, attendre qu'ils aient fini de manger, faire la vaisselle, nettoyer la cour avant de me rendre au collège. Alors je hâtais ma lecture, encore une ligne, encore une phrase, laissez-moi aller au bout du paragraphe, du chapitre... s'il vous plaît, je suppliais le temps, mais mon corps connaissait ses devoirs.